

Axiomatique

Greg Egan



Le Béal

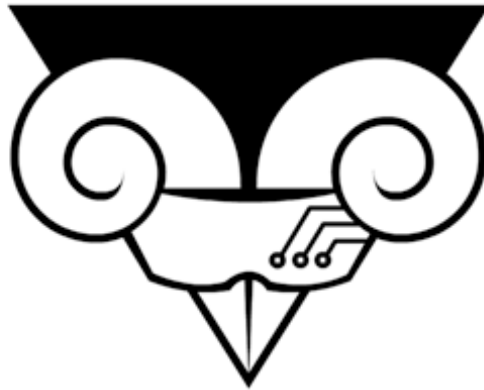
Axiomatique

Greg Egan



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme e.belial.fr ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Axiomatic

© 1995, Greg Egan

Traduit de l'anglais (Australie) par Sylvie Denis, Francis Lustman, Quarante-Deux (Ellen Herzfeld & Dominique Martel) & Francis Valéry. Traductions harmonisées par Quarante-Deux (Ellen Herzfeld & Dominique Martel).

ISBN : 978-2-84344-592-7

Parution : novembre 2013

Version : 1.0 — 27/11/2013

© 2006, Le Bérial' & Quarante-Deux pour la première coédition

© 2013, Le Bérial' pour la présente édition

Illustration de couverture © 2006, Nicolas Frutus

L'Assassin infini (Étoiles vives n°8, le Béliat'/Orion, 2000)
Lumière des événements (inédit)
Eugène (inédit)
La Caresse (Axiomatique, DLM, 1997)
Sœurs de sang (inédit)
Axiomatique (Axiomatique, DLM, 1997)
Le Coffre-fort (Axiomatique, DLM, 1997)
Le Point de vue du plafond (inédit)
L'Enlèvement (inédit)
En apprenant à être moi (Century XXI, Encrage, 1995)
Les Doves (inédit)
La Marche (inédit)
Le P'tit-mignon (Axiomatique, DLM, 1997, sous le titre Le Tout-P'tit)
Vers les ténèbres (inédit)
Un Amour approprié (sous le titre du volume éponyme *Baby brain*,
...Car rien n'a d'importance, 1994)
La Morale et le Virologue (inédit)
Plus près de toi (inédit)
Orbites instables dans la sphère des illusions (Étoiles vives n°7, le
Béliat'/Orion, 2000)

L'Assassin infini

traduit de l'anglais par Francis Lustman et Quarante-Deux

UNE CHOSE EST IMMuable : quand un mutant camé au S commence à brouiller la réalité, c'est toujours moi qu'ils envoient dans le vortex pour remettre les affaires en place.

Pourquoi ? Ils me disent que je suis stable. Fiable. Sûr. Après chaque compte rendu de mission, les psychologues de la Firme (de parfaits inconnus, toujours) secouent la tête d'étonnement à la lecture de leurs données, et me disent que je suis exactement la même personne que lorsque « je » suis entré.

Le nombre d'univers parallèles est un infini non dénombrable — infini comme les nombres réels, pas simplement comme les entiers — ce qui rend difficile la quantification de ces phénomènes en l'absence de définitions mathématiques élaborées mais, pour parler grossièrement, il semble que je sois inhabituellement invariant : plus semblable d'univers en univers que la plupart des gens. À quel point ? Dans combien d'univers ? Suffisamment pour être utile. Suffisamment pour faire le travail.

Comment la Firme l'a su, comment ils m'ont trouvé, on ne me l'a jamais dit. J'ai été recruté à l'âge de dix-neuf ans. Acheté. Entraîné. Endoctriné, je suppose. Je me demande parfois si ma stabilité a quelque chose à voir avec *moi-même* ; peut-être que la vraie constante est la manière dont on m'a préparé. Peut-être une infinité de personnes différentes, soumises au même traitement, en émergeraient-elles identiques. En ont émergé identiques. Je ne sais pas.

*

* *

Des détecteurs répartis sur l'ensemble du globe ont senti les légères prémices du vortex, et en ont localisé le centre avec une précision de quelques kilomètres, mais c'est la détermination la plus précise que je peux espérer par ce biais. Toutes les versions de la Firme partagent librement leurs technologies entre elles, afin d'assurer une réponse uniformément optimale, mais même dans le meilleur des mondes les

détecteurs sont trop gros et trop fragiles pour qu'on les amène plus près afin d'obtenir une lecture plus précise.

Un hélicoptère me dépose dans le désert à la bordure méridionale du ghetto de Leightown. Je ne suis jamais venu ici auparavant mais les devantures condamnées et les blocs de tours grises qui se présentent me sont parfaitement familiers. Toutes les grandes villes du monde, dans tous les mondes que je connais, possèdent un endroit de ce type, engendré par une politique habituellement qualifiée de *répression à deux vitesses*. L'utilisation du S, comme sa possession, sont strictement illégales et la peine encourue dans la plupart des pays se résume — habituellement — à une exécution sommaire, mais ceux qui tiennent les rênes préfèrent que les utilisateurs soient concentrés dans des zones délimitées pour éviter le risque qu'ils soient éparpillés dans la communauté tout entière. De sorte que si vous êtes pris avec du S dans une banlieue bien propre vous vous retrouvez sur-le-champ avec un trou dans le crâne mais, ici, ça ne risque pas d'arriver. Ici, il n'y a pas de flics du tout.

Je me dirige vers le nord. Il est quatre heures du matin à peine passées mais la chaleur est effroyable et, dès que je sors de la zone tampon, les rues sont pleines de monde. Les gens vont et viennent entre boîtes de nuit, débits de boissons, prêteurs sur gages, maisons de jeu et bordels. L'énergie nécessaire à l'éclairage de nuit a été coupée dans cette partie de la ville, mais quelqu'un, dont le sens civique est développé, a remplacé les ampoules normales par des globes autonomes au tritium/phosphore qui répandent une lumière froide et pâle, comme du lait radioactif. Une idée reçue assez répandue, c'est que la plupart des adeptes du S ne font rien d'autre que rêver, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais c'est ridicule ; ils ont non seulement besoin de manger, de boire et de gagner leur vie comme tout le monde, mais n'ont de plus pour la plupart aucune envie de gaspiller la drogue sur une période où leurs *alter ego* sont eux-mêmes endormis.

Les services de renseignement disent qu'il y a une sorte de culte du vortex à Leightown, qui pourrait essayer d'interférer avec mon travail. J'ai été mis en garde contre de tels groupes auparavant, mais il ne s'est jamais rien passé ; le moindre décalage de la réalité est en général suffisant pour faire disparaître une telle aberration. La Firme et les ghettos sont les réponses stables au S ; tout le reste semble hautement conditionnel. Néanmoins, je ne dois pas me laisser aller. Même si ces sectes ne peuvent pas avoir d'impact significatif sur l'ensemble de la mission, ils *ont* sans aucun doute tué des versions de moi-même dans le passé, et je ne veux pas que cela soit mon tour cette fois-ci. Je sais qu'un nombre infini de ces versions survivraient — certaines dont la seule

différence avec moi serait *qu'ils auraient survécu*. Peut-être devrais-je donc rester complètement insensible à la pensée de la mort.

Mais ce n'est pas le cas.

Les costumiers m'ont habillé avec un soin scrupuleux : un tee-shirt holographique, souvenir de la tournée mondiale des Fat Single Mothers Must Die, le style correct de jeans, le modèle approprié de chaussures de jogging. Paradoxalement, les utilisateurs de S ont tendance à adhérer servilement à la mode « locale », par opposition à celle de leurs rêves ; peut-être cela émane-t-il d'une volonté de compartimenter leurs existences éveillées et endormies. Pour l'instant, je suis parfaitement camouflé, mais je ne m'attends pas à ce que cela dure ; quand le vortex prendra de la vitesse, qu'il enverra différentes parties du ghetto dans des lignes temporelles différentes, les changements de style constitueront un des repères les plus perceptibles. Si mes vêtements ne semblent pas déplacés sous peu, je saurai que je m'avance dans la mauvaise direction.

Un homme grand et chauve, avec un pouce humain racorni qui se balance au lobe de son oreille, me rentre dedans alors qu'il sort du bar en courant. Quand nous nous écartons l'un de l'autre, il se tourne vers moi en hurlant des insultes et des obscénités. Je réagis avec prudence ; il peut avoir des amis dans la foule et je n'ai pas de temps à perdre dans ce genre d'ennuis. Je n'envenime pas les choses en répondant mais je fais attention à paraître sûr de moi, sans avoir l'air arrogant ou méprisant. Cet acte d'équilibriste est payant. M'insulter impunément trente secondes satisfait apparemment sa fierté et il s'éloigne en ricanant.

Comme je continue, cependant, je ne peux m'empêcher de me demander combien de versions de moi-même ne s'en sont pas sorties si facilement.

J'accélère le pas pour compenser le retard.

Quelqu'un me rattrape et commence à marcher à mes côtés. « Hé, j'ai bien aimé la manière dont tu t'y es pris. Subtile. Manipulatrice. Pragmatique. Vingt sur vingt. » Une femme approchant la trentaine, avec des cheveux courts d'un bleu métallique.

« Dégage. Je ne suis pas intéressé.

– Par quoi ?

– Par quoi que ce soit. »

Elle secoue la tête. « Pas vrai. T'es nouveau par ici, et tu cherches quelque chose. Ou quelqu'un. Peut-être que je peux aider.

– Du balai, j'ai dit. »

Elle hausse les épaules et se laisse distancer mais m'appelle : « Tout chasseur a besoin d'un guide. Penses-y. »

* *

Quelques pâtés de maison plus loin, je tourne dans une petite rue sombre. Déserte, silencieuse ; puant les ordures à moitié brûlées, l'insecticide bon marché et la pisse. Et je jure que je le *sens* : dans les bâtiments obscurs et délabrés tout autour de moi, des gens rêvent sous l'effet du S.

Cela ne ressemble à aucune autre drogue. Les rêves au S ne sont ni surréalistes ni euphoriques. Ils ne ressemblent pas non plus à des voyages en simulateur : des fantaisies vides, des contes de fées absurdes pleins de richesses illimitées et d'indescriptible béatitude. Ce sont des rêves d'existences qui, littéralement, *auraient pu être vécues* par les rêveurs, aussi solides et plausibles que leur vie éveillée.

À une exception près : si le rêve tourne mal, le rêveur peut l'abandonner quand il veut, et en choisir un autre — sans avoir besoin de rêver qu'il prend du S, bien que cela soit déjà arrivé. Il ou elle peut se construire une seconde existence, dans laquelle les erreurs ne sont pas irréversibles, les décisions ne sont pas irrévocables. Une vie sans échecs, sans impasses. Toutes les possibilités restent indéfiniment accessibles.

Le S accorde aux rêveurs le pouvoir de vivre par procuration dans n'importe quel univers parallèle dans lequel ils ont un *alter ego* — quelqu'un dont le cerveau a une physiologie suffisamment proche pour maintenir la résonance parasitaire du lien. Des études suggèrent qu'une correspondance génétique parfaite n'est pas nécessaire — mais pas suffisante non plus ; il semble que le développement lors de la petite enfance affecte également les structures neurales impliquées.

Pour la plupart des utilisateurs, la drogue ne fait rien de plus. Pour un sur cent mille, cependant, les rêves ne sont qu'un commencement. Dans leur troisième ou quatrième année de S, ils commencent à se déplacer *physiquement* d'univers en univers, et s'emploient à prendre la place des *alter ego* de leur choix.

Le problème, c'est que ce n'est jamais aussi simple qu'une infinité d'échanges directs entre toutes les versions de l'utilisateur mutant qui a acquis ce pouvoir et toutes les versions qu'ils convoitent. De telles transitions sont énergétiquement désavantageuses ; en pratique, chacun des rêveurs doit se déplacer petit à petit, de façon continue, en passant par tous les points intermédiaires. Mais ces « points » sont occupés par d'autres versions d'eux-mêmes ; c'est comme un mouvement dans une foule — ou un fluide. Ils doivent s'écouler dans le courant.

Au début, les *alter ego* qui ont développé le talent sont distribués de manière trop clairsemée pour avoir un effet quelconque. Plus tard, il semble y avoir une sorte de paralysie par symétrie ; tous les flux

potentiels sont également possibles, y compris l'opposé exact de chacun d'eux. Tout s'annule réciproquement.

Les premières fois que la symétrie est brisée, il ne se produit en général rien d'autre qu'un bref frémissement, un glissement momentané, un tremblement d'univers presque imperceptible. Les détecteurs enregistrent ces événements, mais ne sont pas assez sensibles pour les localiser.

Finalement, une sorte de seuil critique est franchi. Des flux complexes et soutenus se développent : des courants immenses et enchevêtrés dont les topologies pathologiques sont de celles que seul un espace de dimension infinie peut contenir. De tels flux sont visqueux : les points voisins sont entraînés. C'est ça qui crée le vortex ; plus vous êtes près du mutant qui rêve, plus vous êtes entraîné rapidement d'univers en univers.

Comme des versions de plus en plus nombreuses du rêveur contribuent au flux, celui-ci prend de la vitesse — et plus il va vite, plus sa sphère d'influence croît.

La Firme n'en a évidemment rien à foutre que la réalité soit brouillée dans les ghettos. Mon travail est d'empêcher les effets de se répandre au-delà.

Je suis la ruelle jusqu'au sommet de la colline. Il y a une autre grand-rue à environ quatre cents mètres devant. Je trouve un coin abrité dans les décombres d'un bâtiment à moitié démoli, déplie une paire de jumelles et passe les cinq minutes suivantes à observer les piétons en contrebas. Toutes les dix ou quinze secondes, je remarque une infime modification : un vêtement qui se transforme ; une personne qui change soudainement de place, ou disparaît complètement, ou se matérialise en provenance de nulle part. Les jumelles sont intelligentes ; elles comptent le nombre d'événements qui se produisent dans leur champ de vision et calculent les coordonnées spatiales du point sur lequel elles sont braquées.

Je me tourne de cent quatre-vingts degrés et regarde la foule que j'ai traversée en venant. Le taux en est notablement inférieur, mais la même chose y est visible. Les passants ne remarquent bien sûr rien ; pour le moment, les gradients du vortex sont si insensibles que deux personnes à portée de vue l'une de l'autre dans une rue pleine de monde changeraient d'univers plus ou moins en même temps. Ce n'est qu'à une certaine distance que l'on peut percevoir les changements.

En fait, comme je me trouve plus près du centre du vortex que les gens qui sont au sud, la plupart des changements que je vois dans cette direction sont dus à mon propre taux de décalage. J'ai depuis longtemps laissé derrière moi l'univers de mes employeurs les plus récents — mais je

ne doute pas un seul instant que le poste vacant a été, et continuera d'être, rempli.

Je vais devoir faire une troisième observation pour déterminer la position, pas trop près de la ligne nord-sud qui joint les deux premiers points. Avec le temps, bien sûr, le centre va dériver, mais pas très rapidement ; le flux s'écoule entre les univers où les centres sont près les uns des autres, sa position est donc la dernière chose qui change.

Je me dirige vers le bas de la colline, en direction de l'ouest.

*

* *

De nouveau dans la foule et la lumière, j'attends un creux dans la circulation quand quelqu'un me tape sur l'épaule. Je me retourne, pour voir la même femme à la chevelure bleue qui m'a accosté auparavant. Je lui adresse un regard légèrement énervé mais n'ouvre pas la bouche ; je ne sais pas si une de ses versions a ou non rencontré une des miennes, et je ne veux pas aller à l'encontre de ses attentes. Maintenant, quelques-uns au moins des locaux doivent avoir repéré ce qui se passait — la simple écoute d'une station de radio extérieure bafouillant aléatoirement de chanson en chanson devrait constituer un signe suffisant — mais ce n'est pas mon intérêt de répandre la nouvelle.

« Je peux t'aider à la trouver, dit-elle.

– M'aider à trouver qui ?

– Je sais exactement où elle est. Tu n'as pas besoin de perdre ton temps en mesures et en triang...

– La ferme. Viens avec moi. »

Elle me suit, sans se plaindre, dans une allée toute proche. *Peut-être qu'on me tend une embuscade. Par la secte du vortex ?* Mais l'allée est déserte. Quand je suis certain que nous sommes seuls, je la pousse contre le mur et lui mets une arme sur la tempe. Elle ne crie pas, ne résiste pas ; elle est secouée mais je ne pense pas qu'elle soit surprise du traitement. Je la scanne à l'aide d'un imageur à résonance magnétique ; pas d'armes, pas de pièges, pas d'émetteurs.

« Pourquoi ne me dis-tu pas ce que tout cela signifie ? » dis-je. Je jurerais que personne n'a pu me voir sur la colline, mais peut-être a-t-elle aperçu une autre version de moi-même. Ça ne me ressemble pas de bousiller le travail, mais ça peut arriver.

Elle ferme les yeux un instant puis dit, presque calmement : « Je veux te faire gagner du temps, c'est tout. Je sais où se trouve la mutante. Je veux t'aider à la trouver aussi rapidement que possible.

– Pourquoi ?

– *Pourquoi ?* J'ai une *entreprise* ici, et je ne veux pas qu'elle soit perturbée. Tu te rends compte de la difficulté, pour reformer des contacts après le passage d'un vortex ? Qu'est-ce que tu crois ? Que je suis couverte par une assurance ? »

Je ne crois pas un mot de tout ça mais je ne vois aucune raison de ne pas faire comme si ; c'est probablement la manière la plus simple de traiter avec elle, à part lui brûler la cervelle. Je range l'arme et tire une carte de ma poche. « Montre-moi. »

Elle indique un bâtiment à environ deux kilomètres au nord-est de notre position. « Cinquième étage. Appartement 522.

– Comment le sais-tu ?

– Un de mes amis habite le bâtiment. Il a remarqué les effets juste avant minuit et m'a contactée. » Elle rit nerveusement. « En fait, *je* ne connais pas ce type si bien que ça... mais je pense que la version qui m'a téléphoné sortait avec une autre moi-même.

– Pourquoi n'es-tu pas simplement partie en apprenant la nouvelle ? Enfuie à une distance suffisante pour être à l'abri ? »

Elle secoue la tête avec véhémence. « Partir est la chose la pire qu'on puisse faire ; je me retrouverais encore plus déphasée. Je me moque du monde extérieur. Tu penses que ça me gêne que le gouvernement change, ou que les vedettes aient des noms différents ? C'est chez moi, ici. Si Leightown se décale, je suis mieux à me déplacer avec elle. Ou avec une partie.

– Et alors, comment m'as-tu trouvé ? »

Elle hausse les épaules. « Je savais que tu viendrais. Tout le monde sait au moins ça. Évidemment, je ne savais pas à quoi tu ressemblerais... mais je connais assez bien le coin et j'ai ouvert l'œil pour repérer les inconnus. Il semble que j'aie eu de la chance. »

De la chance. Exactement. Certains de mes *alter ego* auront des versions de cette conversation, mais d'autres n'auront pas de discussion du tout. Un retard aléatoire supplémentaire.

Je replie la carte. « Merci pour l'information. »

Elle hoche la tête. « Quand tu veux. »

Comme je m'éloigne, elle s'exclame : « *Chaque fois que tu veux.* »

*

* *

Je presse le pas un moment ; d'autres versions de moi-même doivent être en train de faire la même chose, pour compenser le temps perdu. Je ne peux pas m'attendre à conserver une synchronisation parfaite, mais la dispersion est un phénomène insidieux ; si je n'essayais pas au moins de

la minimiser, je finirais par prendre tous les chemins imaginables vers le centre et y arriver sur une période de plusieurs jours.

Et bien que je puisse habituellement rattraper mon retard, je ne peux jamais complètement annuler les effets des disparités temporelles. Passant des temps différents à des distances différentes du centre, toutes mes versions ne sont pas uniformément décalées. Des modèles théoriques montrent que, sous certaines conditions, des lacunes peuvent apparaître ; je pourrais être coincé dans certaines parties du flux et évincé dans d'autres zones — un peu comme de prendre la moitié de tous les nombres entre 0 et 1, ce qui laisse un trou entre 0,5 et 1... et comprime une infinité dans une autre de même cardinal mais géométriquement deux fois plus petite. Pas une seule de mes versions n'aurait été détruite, et je n'existerais même pas deux fois dans le même univers, mais néanmoins une lacune aurait été créée.

Et pour ce qui est de me diriger tout droit vers le bâtiment où mon « indic » prétend que le mutant est en train de rêver, je ne suis pas tenté du tout. Que l'information soit ou non authentique, je doute très fort d'avoir reçu le tuyau dans plus qu'une portion insignifiante des univers entraînés dans le vortex — techniquement, un ensemble de mesure nulle. Une action entreprise dans un ensemble d'univers aussi épars serait complètement inefficace, en termes de disruption du flux.

Si j'ai raison, alors évidemment rien de ce que je fais n'a d'importance ; si toutes les versions de moi-même qui ont reçu le tuyau se retireraient tout simplement du vortex, cela n'aurait aucun impact sur la mission. Un ensemble de mesure nulle ne manquerait à personne. Mais dans ce sens, mes actions, en tant qu'individu, n'ont *jamais* d'importance ; si je désertais, *et que j'étais le seul à le faire*, la perte serait infinitésimale. Le problème, c'est que je ne pourrais jamais savoir si j'étais le seul à agir.

Et à vrai dire, des versions de moi-même ont probablement déserté ; aussi stable que soit ma personnalité, il est difficile de croire qu'il n'y a *pas* de permutation quantique valide aboutissant à une telle action. Quels que soient les choix physiquement possibles, mes *alter ego* les ont tous faits — et continueront à les faire tous. Ma stabilité réside dans la distribution, et la densité relative, de tous ces embranchements — dans la forme d'une structure statique, préordonnée. Le libre arbitre est une rationalisation ; je ne peux m'empêcher de prendre toutes les bonnes décisions. Et toutes les mauvaises.

Mais je « préfère » — si j'accorde une signification à ce mot — ne pas penser comme ça trop souvent. La seule approche rationnelle, c'est de voir moi-même comme un agent libre parmi de nombreux autres, et de

« m’efforcer » à la cohérence ; d’ignorer les raccourcis, de respecter les procédures, de « faire tout ce que je peux » pour concentrer ma présence.

Et pour ce qui est de m’inquiéter de mes *alter ego* qui désertent, qui échouent ou qui meurent, il existe une solution simple : je les renie. C’est moi qui définis mon identité comme je le désire. Je suis peut-être forcé d’accepter ma multiplicité mais c’est moi qui en trace les limites. « Je » suis ceux qui survivent et réussissent. Les autres sont quelqu’un d’autre.

J’atteins un poste d’observation convenable et refais le point pour la troisième fois. La vue commence à ressembler à un enregistrement vidéo d’une demi-heure modifié pour le ramener à cinq minutes — sauf que l’intégralité de la scène ne change pas en même temps ; à l’exception de quelques couples fortement corrélés, différentes personnes disparaissent et apparaissent de manière indépendante, et subissent les blancs de leur propre montage individuel. Ils changent toujours tous d’univers plus ou moins ensemble, mais ce que ça signifie pour eux, en termes de localisation physique à un instant donné, est si complexe que ça pourrait aussi bien être aléatoire. Quelques personnes ne disparaissent pas du tout ; un homme flâne de manière constante au même coin de rue — bien que sa coupe de cheveux change, radicalement, au moins cinq fois.

La mesure faite, l’ordinateur des jumelles projette les coordonnées de la position estimée du centre. Il se trouve à environ soixante mètres du bâtiment que la femme à la chevelure bleue m’a indiqué ; tout à fait dans la marge d’erreur. Peut-être disait-elle la vérité — mais ça ne change rien. Je dois continuer à l’ignorer.

Comme je me dirige vers ma cible, je me demande si on ne m’a pas tendu un piège dans cette allée, après tout. Peut-être qu’on m’a donné l’emplacement du mutant dans une tentative délibérée de me distraire, de me diviser. Peut-être que la femme a lancé une pièce pour fractionner l’univers : pile un tuyau, face rien — ou qu’elle a jeté des dés et choisi dans une liste plus importante de stratégies.

Ce n’est qu’une théorie — mais c’est une idée réconfortante : si c’est tout ce que la Secte du Vortex est capable de faire pour protéger l’objet de leur dévotion, alors je n’ai rien à craindre de leur part.

*

* *

J’évite les artères les plus importantes, mais même dans les petites rues il est bientôt clair que le bruit s’est répandu. Les gens me dépassent en courant, certains hystériques, d’autres avec l’air grave ; certains vont les mains vides, d’autres traînent leurs possessions ; un homme fonce de porte en porte, jette des briques dans les fenêtres, réveille les occupants,

leur crie la nouvelle. Tout le monde ne se dirige pas dans la même direction ; la plupart fuient simplement le ghetto, tentent d'échapper au vortex, mais d'autres recherchent sans doute frénétiquement leurs amis, leur famille, leurs amants, dans l'espoir de les rejoindre avant qu'ils ne se soient transformés en étrangers. Je leur souhaite bonne chance.

Sauf dans la zone centrale du désastre, quelques rêveurs particulièrement accros ne bougeront pas. Le décalage n'est pas un problème pour eux ; ils peuvent atteindre leurs vies oniriques de n'importe où — c'est du moins ce qu'ils pensent. Certains risquent d'avoir un choc ; le vortex peut passer à travers des univers où il n'y a pas d'approvisionnement en S — où l'utilisateur mutant a un *alter ego* qui n'a même pas entendu parler de la drogue.

La vue que m'offre l'avenue longue et droite dans laquelle je tourne commence à prendre l'apparence du montage haché que produisaient les jumelles il y a juste un quart d'heure. Les gens vacillent, se décalent, disparaissent. Personne ne reste en vue bien longtemps ; peu parcourent plus de dix ou vingt mètres avant de disparaître. Beaucoup tressaillent, trébuchent en courant, reculent aussi souvent devant le vide que devant des obstacles réels ; leur confiance dans la permanence du monde qui les entoure s'est désintégrée, à juste titre. Certains courent aveuglément la tête baissée et les bras tendus. La plupart sont suffisamment intelligents pour aller à pied, mais un grand nombre de voitures disloquées et abandonnées apparaissent et disparaissent sur la chaussée dans un effet stroboscopique. J'aperçois un véhicule en mouvement, mais seulement de manière fugitive.

Je ne me vois nulle part ; ça ne m'est jamais arrivé jusqu'à présent. Une dispersion aléatoire devrait me projeter en double dans un même univers, dans *certain*s univers — mais seulement dans un ensemble de mesure nulle. Jetez deux fléchettes idéales sur une cible, et la probabilité qu'elles atteignent deux fois le même point — le même *point* de dimension zéro — est nulle. Répétez l'expérience pour un nombre infini non dénombrable d'univers, et ça arrivera — mais seulement dans un ensemble de mesure nulle.

Les changements se font plus frénétiques avec la distance, et la masse confuse d'activité recule quelque peu au fur et à mesure que j'avance — un effet en partie dû à la simple résolution optique — mais je me dirige aussi vers des zones de gradient plus important de sorte que je gagne, lentement, sur le désordre. Je maintiens un pas mesuré, en prenant à la fois garde à l'apparition soudaine d'obstacles humains et aux variations du terrain.

Les piétons se font plus rares. La rue par elle-même perdue toujours, mais les bâtiments qui m'entourent commencent à se

transformer en d'étranges chimères, composées de fragments mal assortis dans leurs diverses variantes, puis de structures complètement différentes apparaissant côte à côte. C'est comme de marcher à travers une machinerie en surchauffe réalisant des reproductions holographiques d'œuvres architecturales. Avant longtemps, la plupart de ces composites s'effondrent, déséquilibrés par des incohérences fatales dans la localisation des points de soutènement. Les chutes de pierre rendent le chemin dangereux ; je me fraye donc un chemin à travers les épaves de véhicules au milieu de la route. Il n'y a pratiquement plus de trafic maintenant, mais la simple navigation entre tous ces déchets métalliques « stationnaires » demande du temps. Les obstacles vont et viennent ; il est en général plus rapide d'attendre qu'ils disparaissent que de rebrousser chemin et de rechercher un autre passage. De temps à autre, je suis cerné de toutes parts, mais jamais pour longtemps.

Finalement, la plupart des bâtiments qui m'entourent semblent s'être effondrés, dans la majorité des univers, et je trouve un chemin relativement praticable près du bord de la rue. Aux alentours, on dirait qu'un tremblement de terre a aplani le ghetto. Quand je regarde derrière moi, vers l'extérieur du vortex, je ne vois rien qu'un brouillard gris de bâtiments génériques ; là-bas, les structures évoluent encore en bloc — ou à peu près et suffisamment pour qu'elles restent debout — mais je me décale tellement plus rapidement qu'eux que l'horizon s'est fondu en une amorphe exposition multiple d'un milliard de possibilités différentes.

Une figure humaine, tranchée en deux obliquement du crâne au bas-ventre, se matérialise devant moi, s'écroule puis disparaît. Mes tripes se nouent mais je tiens bon. Je sais que la même chose doit être en train d'arriver à d'autres moi-même — mais je déclare, je *définis*, que ce sont des étrangers qui meurent. Le gradient est maintenant si élevé que différentes parties du corps peuvent être attirées dans des univers différents, où les morceaux anatomiquement complémentaires n'ont aucune raison statistique valable d'être correctement alignés. Le taux auquel se produit cette dissociation fatale est cependant inexplicablement inférieur à ce que prédisent les calculs ; le corps humain défend d'une certaine manière son intégrité et se décale d'un bloc bien plus souvent que cela ne devrait. Le fondement physique de cette anomalie n'a pas encore été découvert — mais celui de la création par le cerveau humain de l'illusion d'une histoire unique, d'un sens du temps ou de l'identité à partir des embranchements et des éventails de possibilités multiples du super-espace s'est également montré insaisissable.

Le ciel devient lumineux, d'un étrange bleu gris qu'aucun ciel nuageux n'a jamais exhibé. Les rues elles-mêmes sont maintenant en état d'instabilité ; un pas sur deux ou trois apporte sa surprise — du bitume,

de la maçonnerie brisée, du béton, du sable, tous à des niveaux légèrement différents — et, brièvement, une bande d'herbe desséchée. Un implant de navigation inertielle dans mon cerveau me guide à travers le chaos. Des nuages de poussière et de fumée vont et viennent, puis...

Un groupe d'appartements en blocs, dont la surface scintille mais sans montrer le moindre signe de désintégration. Les taux de décalage sont ici plus élevés que n'importe où, mais il existe un effet qui y fait contrepoids : les univers entre lesquels s'écoulent les flux sont contraints à se ressembler de plus en plus lorsque vous vous rapprochez du rêveur.

Le groupe de bâtiments est grossièrement symétrique, et l'immeuble central se distingue sans aucun doute. Aucun de mes autres moi-mêmes ne manquerait d'avoir le même jugement ; je n'aurai donc pas besoin de me perdre en contorsions mentales absurdes pour éviter d'agir en fonction de mon tuyau.

L'entrée de devant oscille, principalement entre trois possibilités. Je choisis la porte la plus à gauche ; une question de procédure, un standard que la Firme s'est arrangée pour propager entre elles-mêmes avant même mon recrutement. (Des instructions contradictoires ont sans aucun doute circulé pendant un moment, mais un schéma a dû finalement s'imposer car je n'ai jamais reçu d'instructions différentes.) Souvent, je souhaite pouvoir laisser (et/ou suivre) une trace quelconque, mais toute marque que je ferais serait inutile, balayée par le courant plus rapidement que ceux qu'elle serait censée guider. Je n'ai pas d'autre choix que de m'en remettre à la procédure pour minimiser ma dispersion.

Du foyer, je vois quatre cages d'escalier — toutes faites de marches converties en piles de débris chatoyants. Je m'avance dans celle qui se trouve la plus à gauche et regarde vers le haut ; la lumière matinale se répand par une variété de fenêtres possibles. L'espacement entre les grandes plaques de béton du plancher reste constant ; la différence d'énergie entre des structures aussi grandes dans des positions différentes leur confère plus de stabilité que toutes les formes spécifiques possibles d'escaliers. Des fissures doivent être en train de se développer et, avec le temps, même ce bâtiment succomberait sans aucun doute à ses contradictions — tuant le rêveur, univers après univers, et mettant fin au flux. Mais qui sait jusqu'où le vortex se serait alors déployé ?

Les explosifs que je transporte sont petits, mais plus qu'adéquats. Je pose une bombe dans l'escalier, déclenche oralement la séquence d'armement et m'enfuis en courant. Pendant que je me replie, je jette un coup d'œil en arrière à travers le foyer, mais dans la distance les détails entre les débris ne forment rien de plus qu'une masse indistincte. La bombe que j'ai posée a été projetée dans un autre univers, mais qu'il en

existe une série infinie d'autres prêtes à la remplacer est une question de foi — et d'expérience.

Je heurte un mur là où se dressait une porte, recule, réessaye, passe. Alors que je cours pour traverser la rue, une voiture se matérialise devant moi ; je l'esquive, me laisse tomber derrière elle et me couvre la tête.

Dix-huit. Dix-neuf. Vingt. Vingt et un. Vingt-deux ?

Pas un bruit. Je relève la tête. La voiture a disparu. Le bâtiment est toujours debout — et continue à scintiller.

Je me redresse, sidéré. Certaines bombes peuvent — doivent — avoir échoué... mais suffisamment ont dû exploser pour désorganiser le flux.

Qu'est-ce qui s'est donc passé ? Peut-être que le rêveur a survécu dans un fragment quelconque du flux, petit mais contigu, et s'est barricadé dans une boucle — dont je fais malheureusement partie. *Survécu comment ?* Les univers dans lesquels la bombe a explosé devraient avoir été répartis de manière aléatoire, uniforme, partout suffisamment dense pour accomplir le travail... mais peut-être qu'un effet bizarre de concentration a donné naissance à une lacune.

Ou peut-être que je me suis retrouvé extrait d'une partie du flux. Les conditions théoriques pour que cela advienne, cela m'a toujours frappé, sont bien trop particulières pour arriver réellement... mais si cela s'était *vraiment* passé ? Une zone de laquelle « je » serais absent, en aval de moi-même, aurait laissé un ensemble d'univers sans aucune bombe posée — qui se seraient ensuite écoulés et m'auraient rattrapé une fois que je me serais éloigné du bâtiment et que mon taux de décalage aurait baissé.

Je « retourne » à la cage d'escalier. Il n'y a pas de bombe qui n'aurait pas explosé, aucun signe qu'une version de moi-même soit passée par là. Je pose le dispositif de secours et me mets à courir. Cette fois-ci, je ne trouve pas d'abri dans la rue et m'aplatis simplement au sol.

Rien, encore une fois.

Je m'efforce de rester calme, de visualiser les possibilités. Si la zone sans explosifs n'avait pas complètement passé ma « zone d'absence » au moment de la détonation des premières bombes, alors j'aurais toujours été absent d'une partie du flux restant — permettant au phénomène de se renouveler à l'identique.

Je fixe le bâtiment intact, incrédule. *Je suis ceux qui réussissent. C'est la seule chose qui me définit.* Mais qui a échoué, exactement ? Si j'étais absent d'une partie du flux, il n'y avait aucune version de moi-même pour échouer dans ces univers. Qui est à blâmer ? Qui renier ? Ceux qui ont réussi à poser la bombe mais « auraient dû » le faire dans d'autres univers ? *Fais-je partie de ceux-là ?* Je n'ai aucun moyen de le savoir.

Bon, et maintenant ? Quelle est la largeur de la lacune ? Quelle est sa proximité ? Combien de fois peut-elle me mettre en échec ?

Je dois continuer à tuer le rêveur, jusqu'à ce que je parvienne à mes fins.

*

* *

Je retourne à la cage d'escalier. Les étages sont séparés d'environ trois mètres. Pour monter, j'utilise un petit grappin relié à une courte corde ; il décoche, à l'aide d'un explosif, une pointe qui l'arrime dans le sol en béton. Une fois la corde déroulée, ses chances de finir en pièces détachées dans différents univers sont amplifiées ; il est essentiel de faire vite.

J'effectue une fouille systématique du premier étage, en suivant la procédure à la lettre, comme si je n'avais jamais entendu parler de la chambre 522. Une masse confuse de cloisons alternatives, un fantomatique ameublement spartiate, d'éphémères piles de possessions ternies. Lorsque j'ai fini, je fais une pause jusqu'à ce que l'horloge dans mon cerveau atteigne le prochain multiple de dix minutes. C'est une stratégie imparfaite — certains retardataires prendront plus que ça — mais cela resterait vrai, indépendamment du temps que j'attendrais.

Le deuxième étage est lui aussi désert. Mais un peu plus stable ; cela ne fait pas de doute que je me rapproche du cœur du vortex.

L'architecture du troisième étage est presque solide. Le quatrième pourrait paraître normal s'il n'y avait pas toutes ces bricoles abandonnées, scintillant dans les angles des pièces.

Le cinquième...

J'enfonce les portes, une à une, en descendant le couloir. *502. 504. 506.* Je pensais que je serais tenté de quitter les rangs en arrivant si près, mais je trouve au contraire plus facile que jamais de faire les choses conformément à la procédure, en sachant que je n'aurai aucune possibilité de regroupement. *516. 518. 520.*

Au fond de la chambre 522, une jeune femme est étendue sur un lit. Sa chevelure est un halo diaphane de possibilités, son vêtement une brume translucide, mais son corps semble solide et permanent, le point presque fixe autour duquel a tourné tout le chaos de la nuit.

J'entre dans la chambre, vise son crâne et fais feu. La balle se décale d'univers en univers avant de l'atteindre mais tuera une autre version, en aval. Je tire encore, et encore, en attendant qu'une balle d'un de mes frères assassins la frappe devant mes yeux — ou que le flux s'arrête, les

Greg Egan en numérique

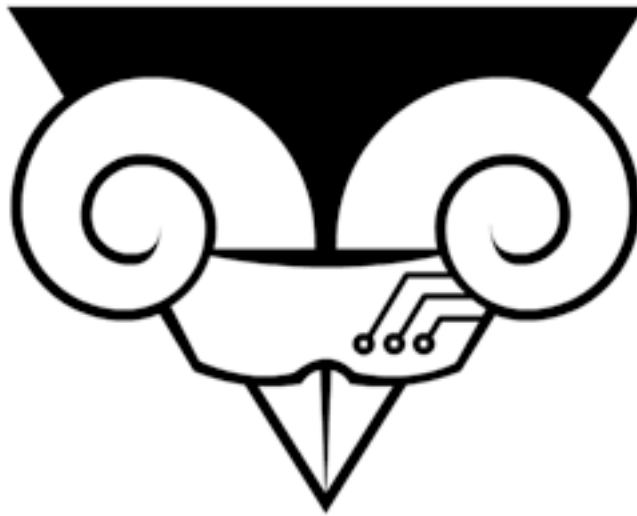
[Axiomatique](#) 17 nouvelles – 7,99 €

[Radieux](#) 10 nouvelles – 7,99 €

[Océanique](#) 13 nouvelles – 9,49 €

[Zendegi](#)

Roman – 7,99 €



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.